

Regards sur notre époque

Robert Major

Volume 19, numéro 1 (55), automne 1993

Lionel Groulx écrivain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201075ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201075ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, R. (1993). Regards sur notre époque. *Voix et Images*, 19(1), 168–179.
<https://doi.org/10.7202/201075ar>

Essai

Regards sur notre époque

Robert Major, Université d'Ottawa

Les lectures estivales sont toujours un peu particulières. Elles n'ont pas nécessairement l'odeur de la mer ou du feu de camp, ni la gratuité des loisirs et des grandes évasions. Tous les livres de l'été ne sont pas des livres de plage. Mais, néanmoins, même sérieuses et instructives, les lectures estivales marquent une certaine rupture avec le régime habituel; elles permettent une incursion dans des territoires différents. Sans compter qu'elles sont souvent rétrospectives, et aident ainsi à réduire la pile toujours plus haute et vacillante des livres qu'on veut lire depuis des semaines ou des mois et dont la présence à portée de la main est un reproche muet à notre procrastination.

Cette chronique reflète ces conditions. Elle délaisse quelque peu son champ coutumier, le domaine des études littéraires et des essais sur la littérature, pour aborder des publications récentes, soit sur des sujets en partie connexes à la littérature, soit rédigées par des auteurs dont les liens avec la chose littéraire sont nombreux et profonds, soit dont le propos me semble tout simplement important. Ces auteurs, fort dissemblables, sont, néanmoins, par leur vie ou par leurs œuvres, des témoins privilégiés de notre temps.

*
**

Gérald Godin, comme écrivain, occupe une place toute spéciale dans notre histoire culturelle. Il est le poète qui a défait, en 1976, dans son propre comté, le premier ministre sortant, monsieur Robert Bourassa, tout bardé de diplômes d'économie politique et tout lié à de riches familles québécoises qu'ait été ce dernier. Le poète était victorieux de l'économiste, et pas des moindres: de celui qui était l'incarnation exemplaire de la pseudo-rigueur comptable et qui véhiculait un frileux «réalisme politique», caution pour tous les compromis. Merveilleux symbole des mutations profondes de la société québécoise: on chassait l'économiste pour consacrer le créateur. Davantage: *Parti pris*,

mouvement littéraire qui, dix ans plus tôt, avait contribué à une redéfinition radicale de la société québécoise à la lumière des mouvements internationaux de décolonisation, prenait en quelque sorte ainsi le pouvoir, par le biais de la victoire électorale éclatante de l'un de ses animateurs les plus constants et les plus réfléchis.

Certes, Gérard Godin n'est pas un cas isolé et chacun pourrait s'amuser à évoquer les figures, même parmi les plus grandes (on songe aux écrivains romantiques ou, plus près de nous, aux auteurs négro-africains), qui ont tenté la double aventure. En effet, le pouvoir politique attire les écrivains comme un aimant. Contrairement à d'autres, toutefois, Gérard Godin s'est maintenu, a duré, et comme écrivain, et comme politicien. Vertu rare.

Mais ce n'est pas l'homme politique, ni le poète que je veux reconnaître ici. C'est l'humble prosateur, le journaliste et l'essayiste, dont les textes épars ont été recueillis par André Gervais et publiés sous le titre *Écrits et parlés I*, en deux volumes distincts: 1. *Culture*, 2. *Politique*¹. Un second tome (en combien de volumes?), nous est annoncé pour les écrits nettement autobiographiques.

Le compilateur a choisi dans la masse des écrits de Gérard Godin, quelquefois découpé (pour ne retenir que des extraits) dans des textes plus longs, et a groupé cet ensemble hétéroclite en trois catégories distinctes. Le volet «Langue, littérature» présente des articles sur le jocal, sur la littérature québécoise (avec des sections distinctes sur la poésie, le roman, l'essai) et sur la littérature étrangère. Le volet «D'un Québec anthropologique» contient des articles sur différents aspects quasi folkloriques du Québec (la section «Pittoresques»), puis des sections sur la peinture, le théâtre, la musique, la vie de cabaret et le cinéma (québécois et étranger). Ces deux volets composent la matière du volume *Culture*. Les articles du volume *Politique* regroupent la troisième catégorie de textes, sous deux volets: «Avant novembre 1976», «Depuis novembre 1976».

La présentation de tous les écrits est essentiellement chronologique, même à l'intérieur des thèmes des sous-sections. Ainsi, par exemple, les articles sur Roland Giguère ou Réjean Ducharme sont regroupés, ce qui est en quelque sorte une dérogation à l'ordre chronologique de la sous-section «Poésie» ou «Roman». Cette façon de faire est à la fois logique et commode. D'autres choix, toutefois, soulèvent des questions. Pourquoi, par exemple, ne pas placer le théâtre dans le volet «Langue, littérature»? Pourquoi ne pas ménager des sections et des sous-sections dans le volume sur la politique où il serait possible aussi de dégager des thèmes: les citélibristes, questions

montréalaises, les lois linguistiques, Radio-Canada, etc.? André Gervais ne s'explique guère sur la question; son Avant-propos (curieusement identique pour les deux volumes!) est, d'ailleurs, d'un laconisme que d'aucuns jugeront exemplaire.

J'aurais souhaité, quant à moi, plus de précisions sur les choix faits et une véritable présentation. La «Chronologie» détaillée à la fin du deuxième volume (p. 291-306) sera, certes, très utile; elle ne remplace pas, toutefois, une présentation compréhensive de l'auteur.

D'ailleurs, je suis toujours étonné et déçu de la retenue des critiques québécois dans des entreprises de ce genre. On me semble manquer, de cette façon, d'excellentes occasions de marketing, certes, mais surtout pédagogiques et culturelles. Je crois que la vaste majorité des lecteurs, même assez bien informés, auraient apprécié quelques pages qui auraient tracé le parcours de Gérard Godin, jugé le sens et la portée de son œuvre, décrit ses lieux d'insertion dans la réalité québécoise. Qu'est-ce que *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières à la fin des années cinquante et pourquoi un jeune étudiant au cours classique, fils de notable, sècherait-il ses cours pour y travailler? Qu'est-ce que *Le Nouveau Journal*, *Échos-Vedettes*, *Cité libre*, *Parti pris*, *Québec-Presse*, *Le Journal de Montréal*, *Les Lettres françaises*, etc., et qu'est-ce que cela veut dire d'y publier un article ou d'y travailler? Très bientôt, semble-t-il, nous risquons de devoir répondre à des questions de nos étudiants sur cet ancien journal, *Le Devoir*! Quel meilleur moment qu'un recueil des textes épars d'un écrivain pour nous le présenter et, du fait même, susciter de l'intérêt pour son œuvre. Seuls les Français seraient-ils capables de préfaces de quinze, vingt ou trente pages quand ils rééditent les textes de l'un des leurs?

Mais peut-être l'éditeur nous réserve-t-il une surprise dans le prochain tome autobiographique? Quoi qu'il en soit, il est évident que le compilateur voulait laisser la parole à l'auteur Gérard Godin. Qu'en est-il donc des écrits de ce dernier, justement?

Ce sont des textes de journaliste, assez courts, qui cherchent à accrocher, à intéresser, et qui abordent, sans doute au gré des circonstances, un large éventail de sujets. Leur intérêt intrinsèque me semble limité. Leur intérêt dérivé, toutefois, pourrait retenir l'attention. Je m'explique.

Ces écrits sont agréables et faciles à lire, mais, sauf pour deux sections, ils ont l'intérêt et l'importance des articles des vieilles revues qu'on trouve et qu'on lit, par une journée de pluie, au chalet. Le moment n'est pas désagréable, certes. Il est amusant de lire un reportage sur les hommes forts du Québec ou une course de canot

sur le Saint-Maurice, de savoir comment on accueillait le cinéma québécois, français et américain à l'époque, de faire la rencontre, par le biais de la plume de Gérard Godin, de différents peintres, romanciers ou artistes de variétés. Sauf exception, cela ne va jamais très loin. Le journaliste faisait son papier.

Deux sections, toutefois, me semblent plus importantes. Celle sur le joual, d'abord, dont surtout les articles publiés dans *Parti pris*. Comme écrivain et comme analyste de la réalité linguistique du Québec, Gérard Godin avait des choses essentielles à dire sur la dialectique du joual, ses faces négative et positive, sa valeur vitriolique et sa vertu rédemptrice. Ces textes n'ont pas perdu de leur actualité. De même, la section sur la poésie révèle un critique perspicace de celle-ci. Gérard Godin ne développe pas ses intuitions et ses réflexions, mais en quelques lignes, il sait aller à l'essentiel. Ailleurs, par contre, le critique patenté parlera du romancier plutôt que des romans, du peintre plutôt que des toiles, racontera des anecdotes plutôt que d'analyser la pièce.

À ces deux sections j'ajouterais quelques articles particuliers, comme les réflexions sur le monde de l'édition, toujours pertinentes.

L'intérêt dérivé de ces écrits est peut-être plus évident. Il est certainement multiple. Gérard Godin est un personnage littéraire et politique important, et cela ne nous est pas indifférent de pouvoir disposer de ses écrits sous une forme commode, même si ceux-ci, intrinsèquement, n'ajouteront pas nécessairement à sa gloire. Comme témoin de son époque, comme jeune intellectuel qui a vécu intensément les événements des dernières décennies et qui a participé à la définition des enjeux, Gérard Godin doit retenir notre attention. D'ailleurs, il est assez intéressant, en lisant à la suite cette masse d'écrits, de constater à quel point le pôle politique, pendant ces années, est l'aune obligatoire pour la mesure et la discussion des questions culturelles. Gérard Godin est vraiment un intellectuel des années soixante.

De plus, ces textes nous présentent un phénomène assez particulier d'intégration de la culture populaire à l'écrit journalistique et au commentaire politique, qu'il serait opportun de scruter. Cette intégration est linguistique (et donc jouale): par exemple, Trudeau est un «pimp», ou encore un «sugar daddy», qui distribue du «nénane»; les fédéralistes sont les «pédleurs» de la Confédération, d'où l'importance d'avertir les Québécois de ne pas prendre leurs promesses «pour du cash»; les inspecteurs de l'habitation font des «winshield inspections», etc. Mais l'intégration est aussi profondément culturelle. Dans l'univers de Gérard Godin, on n'emprisonne pas quelqu'un, on le «jette en

dedans». Pour illustrer un point de vue, il puise volontiers ses exemples dans le monde du hockey ou du cinéma américain. Il est intentionnellement frondeur, irrévérencieux, comme un gamin des ruelles, qui prend plaisir à «picosser» ceux qui sont en autorité. Cette gouaille est voulue, réfléchie, dès les premiers écrits. On voit, dans ceux-ci, que Gérard Godin était fait pour *Parti pris*, même si politiquement il n'y était pas arrivé encore. On voit, aussi, par cette intégration de la culture populaire, que cet écrivain a toujours eu le souci de la vulgarisation (dans le meilleur sens du mot), même si l'effet n'est pas toujours réussi. À ce titre, ces articles peuvent receler un grand intérêt pour les analystes de sa poésie: ce prosateur n'est jamais loin de l'auteur des *Cantouques* en langue jouale ou verte. On voit finalement à quel point le titre collectif du recueil est bien choisi. À un niveau très réel, ces écrits sont tous, effectivement, très parlés.

*
**

Le propos de François Ricard, dans *La Génération lyrique*², n'est pas, lui non plus, tout à fait étranger à la politique, même si l'auteur n'est pas député et ex-ministre. Je dirais même que son essai est un des livres les plus intelligemment politiques de ces dernières années, dans la mesure où il jette un éclairage remarquable sur notre époque et, nous aidant à la comprendre, à la voir de haut et de loin, dans une vaste synthèse, nous donne du fait même l'illusion d'être plus intelligents. C'est, sans doute, de la grande politique. Et d'autant plus que, pour ma part, j'ai abordé ce livre avec quelques réticences.

En effet, j'ai mis quelque temps à le lire. Mon exemplaire s'était mis à circuler très rapidement, avant que je ne puisse le faire, et il ne m'est revenu que tardivement. D'ailleurs, je ne regrettais pas son absence. Son succès populaire et critique me portait plutôt à m'en détourner. Non pas que cette chronique refuse les succès de librairie. Mais elle a aussi pour fonction d'attirer l'attention sur tous les autres livres qui méritent d'être lus ou d'être signalés. François Ricard, en somme, n'avait pas besoin de ma recension, pour autant que celle-ci puisse faire davantage connaître un essai récent. De plus, avant que mon exemplaire ne commence ses pérégrinations, j'avais tout de même pu le parcourir rapidement, lisant ici et là, par une habitude conservée du temps où on devait découper les tranches et que les livres se lisaient d'abord par bribes d'une demi-page à toutes les seize pages: le temps de passer le coupe-papier. Cet examen cursif ne m'avait pas convaincu.

Je comprends maintenant pourquoi. Ce livre est une œuvre. Il est admirablement composé et construit, et doit se lire à la suite. Il donne, au début, l'impression d'être quelque peu tâtonnant et lent. Les premiers chapitres posent, avec peut-être trop de minutie et de répétitions, les assises de l'argumentation. Mais on s'aperçoit, au fil de la progression, que la toile est bien tissée, que tout se tient et qu'elle nous tient. Chacun des courts chapitres est articulé autour d'un aspect particulier et l'auteur maîtrise l'art du développement; le lecteur prend note de ses objections ou de ses oppositions, les met en réserve, attend l'auteur au tournant, puis arrive un chapitre ou quelques paragraphes consacrés justement à cet aspect, qui lèvent les objections ou dissipent les ambiguïtés. Sans prétention, mais avec beaucoup de connaissances, sans assommer son lecteur par les renvois savants ou un intertexte infini mais avec beaucoup de culture, sans jargon mais au contraire avec un style qui est un modèle de retenue et de sobriété classiques, François Ricard, en somme, nous convie à une fête de l'intelligence.

Il se peut qu'il ait tort «sur toute la ligne», comme pourrait dire Gérard Godin. Son analyse de la génération qui est maintenant dans la quarantaine pourrait vraisemblablement être battue en brèche par une armée de sociologues, de politicologues, de psychologues, de statisticiens, de démographes et *tutti quanti*. Ce serait comme démontrer que Meursault ou Pôlyeucte ont tort, ou que Sartre s'est trompé en écrivant *Les Chemins de la liberté*. Cela, littéralement, n'a rien à voir. François Ricard a écrit un essai. Un livre partial, passionné, parcouru d'une conviction profonde, fondé sur une intuition dont il traque sans hésitations toutes les ramifications, méitant toutes les ressources dont il dispose — culture, intelligence, sensibilité, talent littéraire — au service d'une hypothèse dont il réussit à prouver la vérité, puisque, le temps de notre lecture, nous adhérons pleinement à sa démarche et à sa démonstration, même si nous ne partageons pas toutes ses idées. Et même après, le livre refermé, nous continuons à lui adhérer, car l'émotion se prolonge.

Cette vérité n'est pas scientifiquement établie, dira-t-on? Et puis après? Quelle est la durée de vie d'une «vérité» scientifique? La vérité de ce livre est littéraire, et seule la littérature — pour citer François Ricard, mais dans un autre contexte — donne «l'histoire véritable de notre vie et de notre mort», «offre le sens *immédiat* des choses et des événements» (p. 37). La littérature le peut car elle intègre la passion, c'est-à-dire l'enthousiasme, l'émotion, la subjectivité reconnue devant l'objet, sans pour autant chasser l'intelligence et le savoir. Et, de plus, autre indice de sa puissance, elle embarque le lecteur car il est associé

à cette découverte de la vérité; il participe à cette quête qui est celle de l'acte d'écriture, lui-même générateur d'un savoir authentique, celui des émotions et des pensées qui se révèlent dans le langage. Sur la réalité propre d'un essai littéraire et sur le mode de connaissance particulier à celui-ci, je ne peux faire mieux que de renvoyer à l'avant-propos de François Ricard qui, tout en présentant le sujet du livre, nous livre une véritable essayistique, abrégé de la longue réflexion de l'auteur sur ce genre littéraire.

Un essai, donc, et de la plus belle venue. Les véritables essais littéraires, surtout ceux d'un certain souffle, sont très rares au Québec. On trouve beaucoup de recueils d'essais courts; plusieurs études littéraires et assez souvent des livres savants. Quelquefois cela est très bien écrit. Mais les essais authentiques sont une denrée fort rare.

Celui-ci nous décrit une génération, la première cohorte des enfants du baby-boom, ceux nés entre 1943 et 1950. D'abord les conditions de leur venue au monde et de leur enfance (première partie), puis les années de jeunesse, celles des bouillonnantes années soixante (deuxième partie), finalement, à partir de la deuxième moitié des années soixante-dix, la prise en charge de la société par cette génération (troisième partie). À travers ce portrait d'une génération, c'est un véritable tableau de notre temps que nous présente l'auteur. Tous les phénomènes et épiphénomènes socio-culturels des dernières décennies deviennent autant d'éléments ou de nuances sur sa palette, qu'il manie avec une admirable dextérité. Au besoin renvoyant vaillamment dos à dos démographes et féministes, sociologues et historiens, si leurs discours lui semblent trop abstraits, peu soucieux de l'histoire véritable telle que vécue par les acteurs eux-mêmes, ou tout simplement tributaires d'une doxa.

C'est cette ambition totalisante qui m'a particulièrement plu dans cet essai. François Ricard, généreusement, embrasse large et grand et invite toute l'histoire actuelle à concourir à sa démonstration. Sans pusillanimité, mais sans aucune jactance non plus, il se promène sereinement dans toutes les chasses gardées des spécialistes, mettant à l'épreuve son hypothèse, multipliant les aperçus décapants, ramassant en de remarquables synthèses tout un faisceau de connaissances partielles et éclatées. Cette ambition est soucieuse, toutefois, des détails et des nuances, et réfractaire aux simplifications. Ce qui nous vaut des développements particuliers d'une profonde acuité. J'en donnerais comme excellent exemple celui sur les collègues classiques (p. 72-79).

Par ailleurs, j'ai plutôt l'impression que tout le livre converge vers le chapitre sur les idéologies lyriques et que celui-ci est peut-être le

point d'ancrage, l'élément catalyseur de toute l'entreprise. Ce chapitre est un tableau magistral, légèrement ironique, des idéologies bavardes de notre temps. Qu'il est facile, pour des intellectuels, de s'y reconnaître, en rougissant quelque peu.

L'ironie, toutefois, reste discrète. Dans ce chapitre comme dans les autres, elle est toujours rapidement dispersée par un souffle de charitable compréhension, ce qui, après tout, est sans doute une forme supérieure d'ironie. D'ailleurs, tout au long de cette œuvre, et surtout à mesure que la lecture avance et que s'accumulent, en quelque sorte, les pièces à conviction, on s'attend à ce que la plume devienne plus féroce. En effet, les motifs d'inculpation de cette génération, la mienne, la nôtre, sont très sérieux. François Ricard se promène donc constamment sur la corde raide. Il sait, toutefois, éviter avec adresse le ton vitupérateur. Il avait matière à rédiger un brûlot. Il a choisi, plutôt que le pamphlet, l'exercice de haute intelligence qu'est l'essai littéraire réussi.

*

**

Il est beaucoup question de modernité dans l'essai de François Ricard, la génération lyrique incarnant cet esprit nouveau de rupture qu'est la modernité et faisant, par voie de conséquence, un usage immodéré de ce «vocabulaire-perroquet» (p. 189). Cette notion, par ailleurs, est au centre du propos de Charles Taylor dans son essai récent, *Grandeur et Misère de la modernité*³. Les dimensions modestes de ce volume sont sans relation aucune avec l'ampleur de son discours.

Ce livre est traduit de l'anglais. Par son auteur et par son propos, il m'a semblé, toutefois, être du domaine de *Voix et Images*. Charles Taylor, en effet, tout autant que François Ricard, est de l'université McGill, et son enracinement dans le milieu intellectuel québécois est ancien et profond. Il m'a plu, d'ailleurs, de rassembler dans une même chronique, deux anciens collaborateurs de *Cité libre*, Taylor et Godin, rapidement devenus des adversaires, puisque Godin a vite fait de passer à *Parti pris*. Ces deux revues, on le sait, furent concurrentes dans la lutte idéologique des années soixante. D'ailleurs, je suis convaincu que Charles Taylor et Gérald Godin ont dû souvent avoir l'occasion, au cours des années, de prolonger leurs différents débats sur de nombreuses tribunes. Leurs luttes, toutefois, se résorbent dans cette chronique. Non pas qu'ils soient réconciliés dans la vie. Dans

leurs livres respectifs, toutefois, ils vont chacun leur route, sans se soucier l'un de l'autre⁴: Gérard Godin collé sur la réalité culturelle et socio-politique québécoise, Charles Taylor, au contraire, chaussant les bottes de sept lieues qui sont celles du philosophe pour parcourir, à vigoureuses enjambées, l'espace de notre époque.

L'essai de François Ricard se terminait, insidieusement, sur les signes de l'angoisse ressentie par la génération lyrique à l'approche de l'ultime réalité, impossible à occulter, même pour une génération ayant vécu sous le signe de la joie et de l'innocence. Le terme de notre vie, la mort, nous fait brusquement basculer dans l'épique. L'essai de Charles Taylor, quant à lui, commence avec le même constat d'une perte irréparable. « Mon propos, dit-il, portera sur certains malaises de la modernité. J'entends par là des traits caractéristiques de la culture et de la société contemporaines que les gens perçoivent comme un recul ou une décadence, en dépit du "progrès" de notre civilisation » (p. 11).

Le malaise. Le sentiment que le monde s'en va à vau-l'eau, que l'humanité fonce, tête baissée, vers sa perte, malgré les multiples signes extérieurs de l'opulence et du confort. Le chant du cygne, les fausses et funèbres splendeurs du crépuscule et, en sourdine, la pathétique confiance de Valéry sur la condition mortelle des civilisations: tel est, en quelque sorte, l'arrière-plan à la réflexion de Charles Taylor sur le monde moderne.

Celle-ci dégage trois causes au malaise contemporain. L'individualisme qui porte chacun à rechercher son « épanouissement » personnel et nous condamne donc à nos petits plaisirs mesquins et à une culture du narcissisme, braquée sur le futile et l'insignifiant; l'avènement de la civilisation technologique avec la primauté accordée à la raison instrumentale, qui ne connaît qu'un critère d'évaluation: l'efficacité maximale et la plus grande productivité, et conduit donc à une déshumanisation radicale; finalement, la menace de l'État bureaucratique, véritable Léviathan, dont tout le pouvoir vient de l'atomisation des individus et de la fragmentation des intérêts, ce qui nous condamne à vivre sous un despotisme doux, débilisant et infantilisant, où ne sont conservés que les oripeaux de la démocratie.

On le voit: le propos de Charles Taylor est très rapproché de celui de François Ricard et les deux, d'ailleurs, font bon usage des réflexions de Tocqueville sur la société américaine, paradigme de la modernité. Toutefois, ce que le second analysait sous sa figure souriante et lyrique, le second choisit de le scruter sous sa figure tragique, et d'un point de vue intrinsèquement moral.

En effet, cette œuvre de philosophe est un livre de morale. Charles Taylor, étant donné les dimensions de son essai, choisit de s'arrêter à la première cause du malaise de la modernité, l'individualisme, et, pour l'essentiel, de s'y tenir⁵. Il renvoie dos à dos détracteurs et défenseurs de l'individualisme moderne. Les détracteurs (Bloom et consorts), qui en ont long à dire sur l'idéologie de l'épanouissement personnel, comme repliement sur soi, inconscience de toute valeur qui dépasserait le moi narcissique et relativisme facile qui justifie toutes les formes de lâcheté et d'abandon, lui semblent mener un combat dérisoire et inutile. Quant aux défenseurs de l'individualisme (tous ces gourous et guides de la modernité, et leurs épigones falots), ils ne semblent pas comprendre qu'il est impossible de se passer d'une hiérarchie des idéaux moraux, sous peine de se condamner à un relativisme banal où tout choix n'est que l'effet du caprice ou d'une préférence insignifiante.

Charles Taylor refuse ces positions extrêmes comme d'ailleurs toute tentative de compromis habile entre «avantages» et «dangers» de la culture moderne. Il propose de voir à l'œuvre, dans l'individualisme de notre temps, un des grands idéaux moraux, celui de l'authenticité. Il analyse donc cet idéal, dans ses origines et son originalité profonde, et l'oppose à toutes ses formes déviantes. Il tient essentiellement le raisonnement suivant: à quoi sert-il de décrier l'individualisme moderne? Mieux vaut y voir des formes déviantes d'un idéal moral incontournable dans nos sociétés occidentales et, d'ailleurs, de la plus haute exigence, si on le comprend bien. Retrouvons, par conséquent, le sens réel de cet idéal et modifions notre comportement en fonction de ses impératifs.

Si ce livre est un essai de morale philosophique, c'est donc parce qu'il veut éclairer; il veut nous montrer que nous avons des choix et que ces choix importent. De plus, il veut convaincre. Constamment reviennent sous la plume de l'auteur des expressions de sa conviction qu'il doit persuader ses lecteurs et, surtout, qu'il doit leur fournir des arguments qui leur permettraient, à leur tour, de persuader. Comment, en somme, raisonner et discuter avec ceux qui pratiquent le culte du narcissisme et croient que leur petit moi est une valeur absolue? Comment réfuter le pessimisme des décrieurs mais surtout révéler aux naïfs et aux narcissiques que leur position est intenable?

Cette entreprise n'est pas indifférente aux lecteurs de *Voix et Images* et aux littéraires en général, et pas seulement parce qu'un peu de réflexion morale ne saurait nous nuire. Certes, nous sommes tous partie prenante aux débats de notre temps et au destin de notre

civilisation. Mais, de plus, plusieurs passages particuliers de cet essai nous touchent particulièrement. Notamment le quatrième chapitre sur la nature fondamentalement dialogique de la condition humaine, l'individu s'identifiant et s'accomplissant à travers la rencontre des autres, telle que celle-ci se vit dans les grands langages d'expression. Ou le sixième chapitre qui examine la «déviance» des théories de Foucault et de Derrida. Ou encore le huitième chapitre sur l'art et la littérature comme paradigmes de la définition authentique de soi. En effet, Charles Taylor voit dans la littérature moderne l'illustration d'une forme particulière de subjectivisme, c'est-à-dire l'exploration subjective, à travers un langage personnel, d'un ordre qui transcende le moi. Elle est, en somme, un modèle à suivre pour la compréhension d'une véritable authenticité, car elle permet de voir la distinction à établir entre la manière et la matière de toute action humaine. La manière de l'écrivain, comme l'orientation de l'individu (du citoyen), est forcément autoréférentielle: elle ne peut être que la sienne propre. Toutefois, elle est au service d'une matière, c'est-à-dire d'un idéal ou d'un sens qui dépasse le moi et qu'elle cherche éperdument à scruter.

En somme, ce philosophe n'est pas indifférent à la littérature. Raison de plus pour lui rendre la politesse en lisant son essai, et d'autant plus qu'il est très bien écrit et traduit. L'expérience, d'ailleurs, tout en étant profondément satisfaisante sur le plan littéraire, a un petit côté exotique qui ne laisse pas de charmer. Avec cet essai, on plonge dans le merveilleux monde de la philosophie où la pensée fonctionne par thèses, principale et auxiliaires, qu'il s'agit de démontrer à l'aide de prémisses et de raisonnements savants; où les grands penseurs (Descartes, Rousseau, Locke...) sont nos contemporains et le dialogue transcende les siècles et les contingences; où, finalement, les références sont résolument autres: anglo-saxonnes et allemandes⁶. Par ces aspects, Charles Taylor est à la fois familier et exotique. Par la vigueur de sa pensée et l'ardeur de ses convictions profondes, toutefois, il s'impose indéniablement à notre attention.

*
**

À la réflexion, au terme de ce parcours de lecture, il me semble de plus en plus pertinent d'avoir fait état des œuvres récentes de Gérald Godin, François Ricard et Charles Taylor dans un numéro de la revue consacré au chanoine Groulx. Un collaborateur au dossier, dans son article, cite une phrase de *L'Appel de la race*: «Nous ne valons ici-bas qu'en fonction d'une tradition et d'une continuité.» L'engagement

littéraire de Gérard Godin reflète une conviction analogue. Par ailleurs, la génération lyrique analysée par François Ricard ne saurait que faire d'une continuité qu'elle récuse. «Avant moi le néant, après moi le déluge.» En effet, François Ricard et Charles Taylor, dans leurs essais, décrivent de façon critique des phénomènes aux antipodes de la pensée du chanoine. Effets de fidélité ou de contraste, mais de convergence néanmoins, qui me rassurent dans mon choix des lectures de l'été.

-
1. Gérard Godin, *Écrits et parlés I. 1. Culture, 2. Politique*, édition préparée par André Gervais, Montréal, l'Hexagone, 1993, 446 p. et 316 p.
 2. François Ricard, *La Génération lyrique. Essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal, 1992, 282 p.
 3. Charles Taylor, *Grandeur et Misère de la modernité*, traduit de l'anglais par Charlotte Melançon, Montréal, Bellarmin, coll. «L'Essentiel», 1992, 150p.
 4. À quelques exceptions près. Il est question de «Shock» Taylor, collaborateur de *Cité libre*, dans celui de Gérard Godin (p. 26-27).
 5. Sans doute est-ce aussi bien ainsi. Les deux derniers chapitres, qui portent sur les deux autres causes de malaise, ne sont guère convaincants. Si le chapitre sur la civilisation technologique suit à peu près la démarche utilisée face à l'individualisme et peut provisoirement dégager une source morale à la pensée instrumentale (ce serait, je crois, une «éthique de la bienveillance»), le dernier chapitre, quant à lui, est plutôt court. Face à Léviathan, il propose la lutte, sans en rien dire si ce n'est qu'elle sera complexe et difficile. Ce dont on se doutait bien.
 6. Exception faite, toutefois, de Rousseau et de Tocqueville, interlocuteurs constants. Le premier parce qu'il est à la source de l'individualisme moderne; le second, à cause de la valeur prophétique de ses réflexions sur le monde moderne, qu'il voyait, embryonnaire, dans la démocratie américaine naissante.